

remarques sur

les services psychologiques dans l'éducation

par Jean-Paul Desbiens

Communication faite devant les membres de la Commission des psychologues et des conseillers d'orientation de la Fédération des cégeps, le 16 avril 1975.

J'ai à vous parler de l'évolution des services psychologiques dans l'éducation. En d'autres termes, vous parler de ce qu'ils étaient, de ce qu'ils sont et de ce qu'ils devraient être. Ce dernier point devrait m'amener à dire un mot de la crédibilité de ces services.

Evolution des services psychologiques

En ce qui touche l'évolution de ces services, on peut d'abord dire que leur histoire est courte. Qu'il s'agisse de Freud, de Watson, de Binet, et j'en passe, tout est postérieur à 1900. Ce n'est même que vers 1930 qu'un certain corps de doctrine a pris forme.

Au Québec, l'orientation scolaire est apparue il y a à peine trente ans et la psychologie, il y a à peine vingt ans.

Cela se remarque à votre langage : plus une science est balbutiante, plus son langage est ésotérique et ampoulé et plus elle se prête aux aventuriers. Je lisais récemment la phrase suivante : « la psychologie développementale (...) veut que l'homme soit un organisme essentiellement perfectible. » Pourquoi *développementale* ? Et pourquoi dire qu'une science *veut* quelque chose : une science ne veut rien, ne peut rien vouloir : elle décrit le réel. Quant à l'homme, il est tout autre chose qu'un organisme. Ce n'est là qu'un exemple, et pas dans les plus juteux.

J'insiste sur ce point, car il a rapport à la crédibilité. L'inflation langagière, comme l'inflation monétaire, est l'indice d'une faiblesse et mine la confiance.

C'est une exigence de notre temps que toutes choses — même celles qui sont, pour l'essentiel, des arts, au sens classique du terme — cherchent à se présenter sous les apparences de la science. Songez seulement aux sciences de l'éducation. (Combien sont-elles ?) Naguère en-

core, on se contentait fort bien de dire : éducation, enseignement et, à la limite de l'audace, pédagogie. En réalité, toutes ces disciplines n'ont pas évolué autant qu'il pourrait paraître. Il ne suffit pas de dire : le *s'éduquant* (au lieu de l'élève) pour faire la preuve qu'on a trouvé du neuf au fond de l'inconnu ; ni de dire le « s'aidant », pour établir qu'on a progressé dans la connaissance de l'homme. Je ne demande pas à saint Thomas d'Aquin de m'informer sur les seuils de perception sensorielle (c'est d'ailleurs affaire de physique et non de psychologie) ; mais ses remarques m'éclairent plus que beaucoup de littérature contemporaine. Et mon vieil Alain m'éblouit chaque fois que j'ouvre ses *Propos sur l'éducation*. Et je ne parle pas de Montaigne, dont je n'ai pas encore épuisé le chapitre qu'il consacre à « l'institution des enfants », comme il disait.

Je répète donc qu'en pédagogie au sens large — toutes formes de rapports avec l'enfant — il n'y a pas autant d'idées neuves qu'on le pense. On aurait de la

peine à en trouver une depuis 50 ans. Ce qui donne le change, c'est les reprises, sous de nouvelles étiquettes, de très vieilles choses, ou la prolifération des méthodes qui s'explique davantage par l'incertitude que par la découverte de faits nouveaux.

Pour en venir à l'histoire récente de notre système scolaire, je peux vous dire ce que j'ai moi-même déjà avancé touchant les conseillers d'orientation. Je voyais que le système lui-même était orienteur en ceci qu'il mettait les étudiants en contact avec un grand nombre de disciplines et de programmes qui pouvaient jouer le rôle de révélateurs. Je voyais ensuite que les maîtres avaient un rôle important soit à titre de conseillers, soit tout simplement à titre de modèles, car je vois toujours à l'adulte un rôle de définisseur. Je voyais aussi que les parents conservaient ce rôle traditionnel. C'est en dernier lieu seulement que je plaçais l'intervention des professionnels de l'orientation, pour les cas les plus difficiles et, si j'ose employer le mot, les cas marginaux.

Je suis un peu revenu de cette hiérarchisation sommaire. Le système est plus confondant qu'éclairant ; les maîtres ne me semblent plus guère jouer leur rôle de modèles ; les parents sont généralement réduits à une forme de stupeur. C'est dire que l'intervention des professionnels a plus d'importance que je ne pensais il y a peu.

Qu'il s'agisse des conseillers d'orientation ou des psychologues on peut d'ailleurs dire qu'ils sont, avec les responsables de la pastorale, les personnes plus directement chargées de la personne, justement. Notre système massifié et informatisé a fait ressortir la nécessité de services personnalisés.

Touchant les psychologues, je dois avouer que je n'étais pas très éveillé à leur rôle au moment dont je vous parle, qui est celui de la mise sur pied des cégeps. Je fais état de ces posi-

tions personnelles dans l'unique souci d'établir ce que je vous dis dans le cadre de mon expérience et du travail que je faisais au ministère de l'Éducation à l'époque.

Situation actuelle des services psychologiques

Présentement, les services psychologiques sont organisés partout, dans le cadre général des services aux étudiants. Et j'affirme qu'ils sont bien pourvus. Je sais qu'on veut toujours plus, mais je maintiens qu'ils sont bien pourvus. Quand on sait que plus du quart du budget total du ministère de l'Éducation est affecté au post-secondaire (cégeps et universités) et qu'on ne retrouve là que 10 à 12% de la clientèle totale, et la plus favorisée à tous égards, on est moins sensibles aux récriminations de l'idéal.

Indépendamment de cet aspect de la réalité, je crois savoir que vous avez d'autres inquiétudes.

Vous vous inquiétez des services réels que vos professions assurent ; de la signification de votre travail ; de la perception qu'en ont les usagers et les administrateurs. En termes grossiers, de votre rentabilité et par voie de conséquence, de votre sécurité d'emploi.

J'aurais deux remarques très générales à ce sujet. Des remarques plus particulières trouveront leur place dans les quelques paragraphes que je consacrerai à une forme de prospective touchant vos services.

La première remarque générale, c'est que vous n'échapperez pas plus que les autres (professeurs, étudiants, administrateurs) au chaos où se trouve le système scolaire, le nôtre et les autres. Les démocraties libérales vivent à crédit de valeurs ; par conséquent, elles sont incapables de formuler un projet scolaire cohérent ; incapables d'inventer un modèle pédagogique global. Il faut vivre avec ça. Je trouve

dans Chamfort un élément de réconfort quand je lis :

Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

La seconde remarque générale, c'est qu'il y a un drôle de paradoxe dans le fait de situer votre travail sous la rubrique de « services aux étudiants », comme si l'enseignement était autre chose, sinon le contraire. Ce fait de langage, car c'en est un, me laisse perplexe.

Éléments de prospective touchant les services psychologiques

Je n'aime pas le terme prospective, car il dépasse mon instruction. Il est par ailleurs inadéquat à mon sentiment, qui subodore plutôt les apocalypses et les Cosaques.

Quoi qu'il en soit, voici quelques propositions :

1. Vous ne pouvez pas abandonner votre travail auprès des personnes prises individuellement. Vous êtes parmi les seuls à pouvoir assurer, par compétence propre, l'aide aux individus. Ultime-ment, un homme n'est jamais aidé que par un homme.
2. Cela dit et maintenu, il me semble que vous devez développer des modes d'intervention auprès des groupes ; groupes restreints ou groupes pris au sens de l'ensemble des composantes d'un collège. Peut-être appelleriez-vous cette dimension de votre travail : « dimension préventive », par opposition à « dimension curative » lorsqu'il s'agit d'interventions auprès d'individus.

Le moyen d'assurer la dimension préventive, c'est l'intervention auprès du corps professoral et auprès du corps administratif.

Il vous revient d'être attentifs aux problèmes à venir ; ceux qui peuvent découler de certaines mesures administratives ou de certains comportements. Il vous revient aussi de dénoncer les aventuriers, qu'ils soient dans vos rangs ou qu'ils soient des amateurs. Je sais des cours de philosophie ou de français qui ne sont plus que des prétextes à dévouements collectifs du type de ceux que décrit Huxley dans *Le meilleur des mondes*, quand les braves petits conditionnés font guili-guili avec leur pastille soma.

Je dis que ce rôle préventif vous revient ; non pas exclusivement, car vos sciences sont quand même balbutiantes, mais il vous revient. Et d'abord sous cette idée que l'école, peu importe le niveau, a deux fonctions :
— apprendre les techniques
— apprendre l'homme.

Technique, cela va du calcul à la médecine et aux génies. Et l'école, pour ces fins, est un raccourci indiscutable.

Apprendre l'homme: l'homme n'est pas donné à lui-même. Il doit littéralement s'apprendre. L'histoire, la littérature, la philosophie, la théologie y sont nécessaires. Et aussi vos disciplines. On y gagne toujours à nommer les choses, même les vieilles choses, avec des mots nouveaux. Nommer c'est dominer, car la clarté est libératrice.

3. Il me paraît encore que vous devez vous préoccuper davantage de ceux qui font partie de ce qu'on appelle communément « l'éducation permanente ». C'est eux qui supportent tout, qui payent tout et dont on s'occupe le moins. Avez-vous une idée de leur inquiétude à eux, de leur déroutement à eux ? La sur-détermination du système scolaire en fonction des jeunes conduit à laisser pour compte ceux qui l'ont été une pre-

mière fois à cause de leur situation antérieure. Je signalais ce point tout à l'heure quand je mentionnais les proportions du budget de l'Éducation consacrées à environ 160,000 jeunes.

4. Touchant plus particulièrement les conseillers d'orientation, j'avance que votre rôle d'information demeure fondamental. Bien sûr qu'il existe telle chose que les documentalistes, mais cela ne vous dispense pas d'informer vous aussi. Les dépliants ne suffisent pas. Ils sont d'ailleurs devenus si colorés, si psychédéliques, qu'ils font davantage office de décoration que d'information. Quant aux diagrammes, traversés de flèches, renvoyant les triangles ou les cercles les uns aux autres, ce sont des graffiti prétentieux masquant l'incapacité d'être simples. Valéry disait : « Il vient toujours un moment où l'essentiel d'une doctrine qui a paru très abstraite est expliqué en trois mots par un homme d'esprit. » Faut l'être.

Nous revenons à une période du fondamental. Nous croyons tout savoir ou tout su, parce que nous voyons tout. Mais voir n'est pas savoir et ne le sera jamais.

5. Je crois savoir que les frontières entre vos disciplines sont contestées. Si tel est le cas, il vous faudra bien continuer à les préciser dans le respect de vos rôles propres et dans la confiance en vos compétences particulières. C'est plus affaire de collaboration et d'équipe que d'impérialisme d'insécures.

L'essentiel de votre tâche, c'est de donner du pouvoir aux étudiants, jeunes ou adultes, afin qu'ils aient prise sur leurs choix, tout en sachant qu'un choix est une division et que tous les choix, ultimement, sont bons pourvu que le sujet les décrète bons.

6. Je sais que vos disciplines ne sont pas normatives et répugnent à l'être. Poussée à l'extrême, cette position s'appelle la non-directivité. Il y a du mythe là-dedans. Parlons de respect des personnes, j'en suis ; mais parlons aussi d'interventionnisme. Je dirais mieux : parlons de valeurs.

L'homme est sujet de révélation avant d'être objet de science. D'ailleurs, depuis qu'il est devenu objet de science (économique, politique, sociologie, psychologie), il ne se porte guère mieux. Soljénitsyne a cette remarque terrible dans *l'Archipel du Goulag* :

Pour faire le mal, l'homme doit auparavant le reconnaître comme un bien, ou comme un acte reconnu logique et compris comme tel. Telle est, par bonheur, la nature de l'homme qu'il lui faut chercher à justifier ses actes.

Les justifications de Macbeth étaient faibles et le remords se mit à le ronger. Et puis le nom de l'agneau ne signifie-t-il pas « l'agneau » ? L'imagination et la force intérieure des scélérats de Shakespeare s'arrêtaient à une dizaine de cadavres. Parce qu'ils n'avaient pas d'idéologie.

Je pose donc que l'homme est sujet de révélation bien avant d'être objet de science. L'homme a besoin d'être défini. Comme catholique, je vis dans l'espérance, vacillante il est vrai, que je suis défini par Jésus-Christ. Je sais aussi que je suis défini par les autres. En ce qui concerne l'exercice de vos compétences propres, je reconnais absolument la justification d'une certaine asepsie méthodologique ; mais je ne pense pas que cela vous dispense de prendre position et d'affirmer vos valeurs.

J'aime trop Alain pour ne pas vous le ramener encore une fois :

Les psychologues se trompent sur tout et sur eux-mêmes, par cette manie de vouloir connaître au lieu de changer et élever. Connaître ma pensée, c'est la faire ; connaître mon sentiment, c'est l'élever et

l'humaniser. Mon vrai portrait est dans Homère, Virgile, Montaigne. Et, encore plus à l'enfant qu'à moi-même, je dois tendre un miroir où il se voit aussitôt grandi et purifié.

Conclusion

Etranger à vos disciplines, je ne suis point sûr d'avoir apporté quelque chose d'utile à votre colloque. Peut-être ai-je été trop général, trop littéraire ?

Quoi qu'il en soit, si j'avais quelque chose d'un peu spécifique à vous communiquer, c'était ceci :

1. Votre présence en milieu sco-

laire est devenue nécessaire. Mais entendez bien que le milieu scolaire comprend, et de façon privilégiée, les adultes.

2. Une part de votre travail doit être consacrée aux individus et cette part ne peut pas se quantifier : elle est, théoriquement, indéfinie. Il est toutefois probable que vous devriez chercher à mettre l'accent sur la dimension préventive dans l'exercice de vos compétences. La dimension préventive implique la présence auprès des groupes, au sens où je le disais plus haut.

3. Enfin, surveillez votre langage. Parlez anglais ou parlez français, mais parlez et écrivez simplement, comme vous marchez. On ne fait pas d'histoires pour marcher. Au nom de quoi en ferait-on pour parler ?

4. Quant à votre « rentabilité », toute la question est de savoir si vous vivez de privilèges, car les privilèges ne survivent pas aux services qui les ont fondés.

L'auteur est directeur général du Campus Notre-Dame de Foy à Cap-Rouge.